

L'ENFANCE DE GEORGES AYMERIS

(Suite ¹)

Les premiers temps furent difficiles, mais l'intruse fit quelques progrès dans la langue française ; appliquée et studieuse, on la cita comme exemple à Georges, l'isolé jusqu'ici sans émulation. M^{me} Aymeris fit de son mieux pour s'attacher à la gamine ; trouverait-elle en Jessie Mac Farren « une sœur » pour son fils ? En dépit de leur égal mutisme, Georges et Jessie formèrent une sorte de camaraderie de sourds-muets ; d'apparentes affinités agrafaient l'un à l'autre ces enfants qui se sentaient perdus dans l'univers.

Ils marchaient bras dessus, bras dessous, sans causer. Ellen les apprivoisa petit à petit. Au parc, Jessie fut partenaire dans des jeux paisibles. L'Égyptologue enfouissait dans la terre des statuettes de cuivre, des bougeoirs, des médailles, des vases de verre, espérant les ternir, et qu'il y fleurît de ces irisations et paillettes métalliques, si chatoyantes dans les vitrines du Louvre. Des jupes claires, en jaconas, des tabliers à « frills » au milieu des massifs de lilas, égayèrent les allées ombreuses et le gazon où un croquet plantait ses arcs coiffés d'une fiche de couleur. M^{me} Aymeris chargeait Miss Ellen de répandre partout de la gaieté, de la jeunesse. Jessie essaya maintes fois la mauvaise humeur de Caroline et de Lili, qui l'appelaient « l'emplâtre », parce qu'aux leçons *modérées* de

(1) Voy. *Mercur de France*, n° 500.

gymnastique et de danse, où elle se rendait comme à la guillotine, Jessie, pétrifiée sous les vociférations de la monitrice, n'avancait que si Georges en faisait autant. Pareille à toutes ses compatriotes, elle avait de « bonnes manières ». Mrs Randall l'avait dit :

— Vous auriez pu croire, madame, que ma nièce ferait tache dans votre intérieur, mais vous verrez ce qu'elle est, malgré son humble condition. Chez nous, il n'y a qu'un modèle, pour les sujettes de notre reine Victoria, une seule chose compte : les manières. Il faut être une *lady*. La « school mistress », la mère, l'institutrice ou la nurse, nous donnent les mêmes habitudes, que nous soyons riches ou pauvres. Jessie est pauvre, mais *she has the manners of a perfect lady* (1).

Elle se rangeait bien à table, rangeait parallèlement sur l'assiette, quand elle avait fini d'un plat, sa fourchette et son couteau. Georges ne les posa plus sur la nappe, par peur des taches de graisse ; il ne « sauça » plus avec son pain ; il ne s'appuya plus au dossier de la chaise ; garda sa serviette pliée sur ses jambes, « affectations d'outre-Manche », auxquelles les tantes se seraient laissé prendre, si Jessie eût été « la fille d'une duchesse ». M^{me} Aymeris s'en amusa, mais n'attachait pas au protocole de la nursery autant d'importance que son époux qui, par profession, avait fréquenté le monde élégant et la Cour Impériale. M. et M^{me} Aymeris se congratulèrent d'avoir recueilli l'orpheline. Si elle n'est pas « une aigle », en voici une qui ne ferait de mal à personne ! — Il était agréable que les enfants eussent ces jolies façons que les Anglaises savent imposer aux bambins.

Mesdemoiselles Aymeris fulminaient.

— Rule Britannia ! On change les couverts à chaque service, maintenant, chez les Pierre ! C'est des bouffonneries du *Bourgeois gentilhomme*, les Pierre sont tout à fait fous ! Est-ce que leur Ellen et leur Jessie, dans leur taudis londonien avaient des cuillers et des fourchettes de rechange ? Je me demande un peu si elles oseraient faire leurs giries dans l'office ? Et ça veut donner des leçons à une famille Aymeris ! Pour Pierre, j'admets que ça l'amuse... Mais Alice ! L'Alice de

(1) Elle a les façons d'une parfaite femme du monde.

la rue d'Ulm ! Cela ne fera pas qu'elle n'appelle un Président : *M. le Conseiller*, et qu'elle ne coupe la parole à ses convives, pour lancer une opinion à briser la carrière de mon frère ! Aussi Pierre recommence-t-il à dîner dehors, il n'est plus jamais chez lui le soir.

Nou-Miette, par exception, prenait le parti des tantes :

— Je n'ai plus qu'à m'rentourner chez moi, Monsieur et Madame n'ont plus besoin de mes services, puisqu'il y a des Angliches chez eusses...

Elle prépara ses malles. M^{me} Aymeris, toujours dupe des singeries de la Nivernaise, augmenta les gages, lui offrit une vache et un âne pour « le pays », lui fit jurer que jamais elle ne quitterait Passy, la chère nounou, « de moitié dans le deuil des Aymeris », celle à qui Marie et Jacques avaient donné ce nom sacré de Nou-Miette !

La nourrice, entre deux sanglots, jura qu'elle fermerait les yeux à ses bons maîtres. Mais son mari la rappellerait un jour... — pleurnichait-elle, — elle filerait au pays, quand Jojo serait au collège, Madame devait comprendre ; elle avait sa maisonnette, son champ, que Monsieur et Madame lui avaient achetés. Et le frère de lait de ce pauvre chéri de Jacques, son Jacquot à elle ?... Elle reviendrait quand Madame aurait besoin d'elle... par exemple à son *lit de mort*.

Lili et Caro « s'éclipsèrent ». Les Pierre étaient chambrés par leurs domestiques. Elles ne se mettraient certes pas entre l'arbre et l'écorce.



Les vacances de 1870 approchaient. M. Aymeris venait d'acquérir le domaine de Longreuil, près de Trouville ; la restauration du manoir était en cours, quand des rumeurs de guerre firent suspendre des travaux entrepris en vue de longues saisons à la campagne, où Georges devait trouver la santé. Miss Ellen n'était point étrangère à ces projets d'installation en Normandie, car le grand air est dans son pays un remède à tous les maux, la campagne indispensable à un enfant.

Longreuil étant inhabitable encore, et les événements se compliquant, dans la hâte de fuir Paris on pensa à Dieppe, aux cousins Voinchot. En cas de guerre, de désordres civi-

ques, l'enfant aurait eu en eux des parents à qui l'on pourrait s'en remettre, qui ne demanderaient pas mieux que de recevoir « Georges et sa Smala ».

M. et M^{me} Voinchot louèrent, à côté de leur maison, des chambres pour la « suite » de Georges, selon la formule de la *Gazette Rose*. M^{me} Aymeris, vers le 10 juillet, fit partir son fils ; plus nerveuse que de coutume, elle s'occupa des préparatifs, des provisions de vêtements et de médecines, rédigea une liste de livres, avec de minutieuses recommandations pour cette absence, peut-être de longue durée, puisque Alice pouvait être retenue auprès de son époux, qui avait ses devoirs à Paris. Les tantes admirèrent cette abnégation maternelle, mais n'offrirent point d'accompagner l'enfant : — En temps de trouble, on reste chez soi, pour défendre sa porte.

Les Voinchot chercheraient des professeurs : il fallait que Georges travaillât un peu. Les amis dirent : — Les Aymeris ont des idées comme personne ! La guerre ne sera pas en France, mais en Prusse, la paix se fera à Berlin.

A Dieppe, c'était la pleine saison des bains, la fête. La chaleur avait chassé vers les plages et les montagnes une foule de Parisiens. Les drapeaux claquaient au vent, l'orchestre de Musard donnait des concerts trois fois le jour dans les salles, des montgolfières étaient lâchées, des courses en sacs, des mâts de cocagne, des retraites aux flambeaux complétaient le programme. Les Français voulaient être gais, pour cette guerre, triomphe facile des Aigles Impériales, fanfares de victoire à travers les plaines du Rhin. Et commença la promenade militaire au son du tambour et des clairons joyeux. A la grille du Casino, à la sous-préfecture, les baigneurs faisaient la queue devant les télégrammes piqués sous le verre d'une boîte tricolore : *Guerre, Roi de Prusse, Bismarck, casques à pointe*, ces mots nouveaux vibrèrent dans les oreilles des petits enfants, qui faisaient des pâtés de sable et des forteresses de galets, tandis que le ciel de France s'assombrissait vers l'Est.

Les cousins Voinchot lisaient les journaux. Georges était-il présent ? on les repliait, on faisait *chut* ! en se mettant un doigt sur la bouche, et l'on changeait de conversation. Un jour, sur la place Duquesne, une bande d'hommes cria : A Berlin ! à bas Guillaume ! Et ils avaient l'air fort méchant. Maman ne venait toujours pas. Pourquoi ne venait-elle pas à

Dieppe ? Georges lui envoyait des lettres à lui dictées par Miss Ellen. Enfin, M^{me} Aymeris fit une apparition de deux jours, et, un soir, s'en retourna disant : — Mon adoré, nous sommes en guerre, je suis plus utile à Paris que je ne le serais ici ; nos bons cousins me remplaceront.

Georges avait eu peur, mais, de même qu'à la mort de Jacques il n'avait pas demandé : — Qu'est-ce que c'est que la mort ? — plus qu'il ne demanda : — Qu'est-ce que la guerre ?

En août, la fête continue, les hôtels regorgent de monde, jamais Dieppe n'a été aussi brillant. Des voitures couvertes de malles viennent de la gare et y vont. Georges apprend que papa est promu dans la Légion d'Honneur, par M. Emile Ollivier, son ami. Georges voudrait voir la rosette rouge d'officier à la boutonnière de son père !

Les gardiennes éloignent l'*enfant-tunique* du Casino ; Jessie et Georges longent les talus de la route d'Arques, cueillent des scabieuses et des chandelles ; on écarte Georges de la foule des crieurs et des marchands de journaux. Les dépêches sont mauvaises, et encore une fois les visages rembrunis des grandes personnes s'efforcent de sourire en parlant à Georges.

En face des Voinchot demeurait un négociant en charbons, Gerbois, dont Georges connaissait les fils, depuis une de ses premières visites à Dieppe. On lui défend de saluer et même de regarder ces Gerbois, la honte du quartier, — des galopins impossibles, de la vermine. — Les Gerbois faisaient des pieds de nez à Georges, s'il s'appuyait au balcon en fer forgé des Voinchot. Le modeste hôtel des cousins, avec ses nobles proportions et son badigeon jaune et blanc, date de Vauban, comme la plupart des constructions dieppoises ; un palais, aurait-on cru, pour les Gerbois, dont le fils Auguste, ce voyou insolent campé sur le trottoir, faisait signe à Georges de descendre dans la rue.

— Viens donc naviguer ton vapeur dans le ruisseau ! T'as peur de t'salir les mains ? Ohé ! l'aristo !

Miss Ellen attire Georges vers elle :

— *Don't listen, dear, don't look at those ruffians (1) !*

Dans son premier sommeil, un soir, Georges est réveillé en sursaut ; il y a grand vacarme, le marché aux Veaux est plus éclairé que de coutume. Nou-Miette ouvre la croisée, écoute.

(1) N'écoutez pas, chéri, ne regardez pas ces grossiers !

C'est une chanson effrayante et magnifique : *Allons, enfants de la Patrie! Le jour de gloire est arrivé... Qu'un sang impure arrose nos sillons!*

— Qui est-ce qui crie si fort? Je ne veux pas entendre. Viens, Miette! — supplie Georges, à moitié endormi.

— Dors, ce n'est rien! Ces vilains Gerbois ne sont pas encore couchés. Ils font de la musique.

— C'est-il un feu d'artifice, comme au 15 août? la fête de l'Empereur, dis? Des feux de Bengale, dis? On va tirer le bouquet?

Il se bouche les oreilles, ayant horreur des détonations. Il veut voir Jessie. A-t-elle peur? Où est-elle? Les pavés résonnent sous les semelles à clous des enragés danseurs de ronde. — Vive la République! A bas les traîtres! — crient des voix avinées. On referme la fenêtre, les volets, les rideaux. Nou-Miette embrasse Georges et l'appelle « mon pauvre petit ».

C'est la nuit du 4 au 5 septembre. Georges n'y pensera jamais plus sans un frisson.

Deux jours après, l'enfant et ses femmes sont à bord de l'*Alexandra*, paquebot à destination de Newhaven. Le pont n'est qu'une masse de voyageurs, de malles, de ballots d'émigrants, en un mélange des trois classes de passagers, un amoncellement de bagages retenus par des cordes. Sur le quai, des bras agitent des mouchoirs, et c'est encore la *Marseillaise*, parmi les sifflets du départ, le clapotis des aubes, les adieux jetés du bateau à ceux qui restent.

L'*Alexandra* n'est pas à un mille en mer qu'il s'affaisse sur l'un de ses flancs, et des centaines de voyageurs, sacs et valises, roulent les uns sur les autres; les bagages avec Georges et Jessie, assis dessus, s'écroulent et sont précipités dans la cale aux marchandises, qui n'est pas encore close. Un affreux tumulte se produit; puis le navire exécute une manœuvre; la plage de Dieppe, la ligne des falaises apparaissent à l'avant, comme si l'on retournait en France : l'*Alexandra*, trop chargé, rentre au port.

De nouveau, c'est la rue d'Ecosse et la boutique des Gerbois. La ville de Dieppe est remplie de familles en fuite, de voitures, de malles. Les cousins Voinchot préviennent M. et M^{me} Aymeris. Quel parti prendre?

« Faites-les échapper coûte que coûte (télégraphie-t-on),

prenez la patache pour Boulogne ou le Havre, impossible quitter Paris. »

Mais *le Brighton* fera un voyage supplémentaire ce soir, et c'est la couchette d'une cabine où l'on borde Georges Aymeris à côté de Jessie. Miss Ellen et Nou-Miette sont étendues sur le plancher. Les scènes de la veille recommencent, plus impressionnantes dans le mystère de la nuit. La machine gronde, le vaisseau tremble, la sirène gémit, et, bientôt, ruisselle l'eau sur les vitres, un balancement vous berce, puis vous déchire les entrailles, la lampe oscille, des vaisselles se brisent, des commandements rauques s'entrecroisent sur le deck, le vent hurle, Georges s'engouffre dans la tempête. Est-ce cela aussi la guerre? La fatigue, plus forte que l'orage, dompte l'enfant. Il rêve, il a un cauchemar, les petits Gerbois lui font chanter la Marseillaise tandis que le steamer poursuit sa course vers la rive amie, où il déposera, au matin, sa cargaison de fugitifs.

Comme dans les images de Mrs Randall, voici une campagne que Georges regarde reculer par les portières d'un wagon; il grignote des sandwiches. Quelques heures après, un midi de dimanche à Londres, c'est une immense gare sans bruit ni mouvement, la rue aux boutiques fermées, des cloches d'église. La haridelle d'un *four wheater* (1) à galerie trotte le long des avenues désertes, contourne des squares, et s'arrête devant le jardinet d'une maisonnette, un cube en briques, pareil aux autres cubes voisins et que trouent des fenêtres à guillotine, comme des joujoux anglais. C'est ici la résidence de Georges, sur la terre d'exil, en ce pays des surprises, si loin, si loin de Paris, des marronniers de Passy, du Bois de Boulogne et des tantes! Georges est séparé de tout ce qu'il n'aime pas, de sa cage, des centaines, de la Marseillaise! C'est délicieux ici!

Oh! le tapis cramoisi de l'escalier minuscule! La cheminée du salon, bourrée de papier rose, vert et argent, en papillottes! Et ces rideaux de dentelle blanche qui traînent sur le sol! Magnificence! Une glace avec un cadre aux épaisses volutes d'or reflète un berger et une bergère en biscuit de couleur, qui s'envoient des baisers; un guéridon noir, aux incrustations de nacre, est soutenu par un nègre, et des carrés de guipure

(1) Fiacre à quatre roues.

ornent le dossier des sièges, si hauts, qu'il ne pourrait s'agir, pour Georges, d'y grimper.

Est-ce là, *le Paradis*? Derrière le grand salon, un autre plus obscur donne sur des cours de briques, couleur de l'aubergine. La propriétaire porte un bonnet de veuve et un châle rouge : une Mrs Vivian, avec son fils Tom, de même âge que Georges. Cette dame, ne dirait-on pas une seconde Mrs Randall? Elle fait visiter les appartements et sourit, engageante; master Tom lève les stores, indique à Georges la rue qui mène aux bons coins de la grande métropole où tantôt ils se répandront.— La première à gauche, puis à droite, vous êtes à Hyde Park, qui est à deux pas d'ici. Là, les enfants se baignent dans un lac qui s'appelle la Serpentine, font rouler des cerceaux de fer qu'on pousse avec un crochet, les chevaux galopent sur la piste de Roten Row, en face de la caserne des Guards, dont leurs casques à crinière noire ou rouge, leur tunique écarlate ou bleue, les grandes bottes et le sabre au fourreau, sont un spectacle dont on ne se lasse jamais, assure master Tom.

Quels plaisirs en perspective!

Nou-Miette se mettra au niveau des circonstances. C'est elle qui fera la cuisine, en attendant que Mrs Vivian lui trouve une cuisinière. Il le faut bien! — A la guerre comme à la guerre! — Si elle trouve ces travaux trop humbles, d'autre part n'est-elle pas la gardienne d'un trésor, et *plus pour lui que Mme Aymeris* qui lui confie *l'enfant-tunique*?

Miss Ellen devient Ellen tout court, n'étant plus que l'interprète de Nou-Miette. Les rôles sont renversés. La nourrice maugrée et se rengorge, elle est *chez elle*, n'a plus de patrons à ses trousses. Ici la liberté pour tous! Georges est un prince qui se promène incognito.

Le matin, on va aux provisions chez les bouchers, les épiciers de Brompton Road; on regarde les omnibus, les *hansom*s (1), les charrettes des maraîchers, qui portent à Covent Garden de quoi fleurir et alimenter l'immense cité; nos Parisiens s'habituent vite à la circulation vertigineuse, qu'arrête, d'un signal bref, le policeman royal et paternel.

Il faut passer par Brompton Road pour aller au Civet Cat, le magasin des enfants, la *toy shop* (2), où, dit Tom Vivian,

(1) Fiacres à deux roues, que nous appelons « cabs ».

(2) Boutiques de jouets.

bientôt on verra l'étalage de Noël. Gourmand, Georges inspecte les gâteaux, les chocolats à la crème, les « allsorts » (1), que le marchand enveloppe dans un cornet de papier glacé enrichi d'une dentelle; on traverse Brompton Road, où que l'on aille: chez le tailleur qui habillera Georges comme Tom, d'un costume de velours; chez le chemisier, chez le chapelier Heath, où Georges achètera un melon de feutre, un « bowler » (2); à cent boutiques si différentes des nôtres, que l'on ne sait quelle est l'une et quelle est l'autre; on traverse Brompton Road pour aller chez le libraire où, quoique les leçons soient irrégulières, il y a toujours quelque emplette à faire. On traverse aussi l'incomparable Brompton Road, l'après-midi, pour se rendre chez les personnes inconnues, qui, pourquoi? se demande Georges, viennent à Walton Place déposer des cartes.

Il se mit à faire des visites quotidiennes à des familles de la colonie française et à des Anglais. Il dut aller à l'ambassade, dont le chancelier était son « correspondant ». Nou-Miette avait des lettres à lui communiquer, elle devenait une sorte de courrier de cabinet.

Par économie, Georges et la nourrice marchaient des lieues et des lieues, parfois s'offraient le luxe du métropolitain; mais l'odeur du charbon piquait Georges à la gorge, provoquant des crises d'asthme, et ils marchaient de nouveau, à travers les parcs, les squares, s'égarant, même avec un plan de Londres que Georges déchiffrait assez adroitement, malgré l'extrême complication de cette toile d'araignée teintée de noir, de bleu et de rouge. Il avait « retrouvé ses jambes ». Du milieu des parcs, en hiver, il voyait le soleil rouge, dès trois heures, se cacher dans une brume bientôt répandue autour de lui en nappes âcres et glaciales; Nou-Miette se hâtait vers un intérieur ami, où se réchauffer avec du bon thé bouillant, tout en apprenant des nouvelles de la guerre. Au retour, elle passait toujours par l'ambassade de France.

Au coin d'Albert Gate (3) et de Knights-bridge, des « placards » donnaient, en grosses lettres, des informations sensationnelles, la foule se battait pour obtenir les derniers journaux français parus, Georges manquait d'être écrasé, suppliait

(1) Boules de sucre d'orge variés de goût et de couleur.

(2) Melon.

(3) L'ambassade de France.

sa nourrice d'aller au Civet Cat contempler les poupées de cire et les boîtes de décalcomanie ; mais Nou-Miette rencontrait aux journaux des « payses » et elle n'eût renoncé à ces glorieuses fins de journée, ni pour le châle d'Ecosse qu'elle gagnait depuis les froids, mais qui était trop cher, ni pour le chapeau de lady qu'on lui conseilla de substituer à son « too conspicuous » (1) bonnet blanc de Nivernaise.

Pour Georges, il n'y eut plus ni heures, ni jours, puisqu'il se réveillait, le matin, dans une chambre où le gaz était allumé ; on était oppressé par un brouillard si dense que, du lit, on ne distinguait pas la fenêtre. On déjeunait à la lumière, de même qu'on dînait ; il ne travaillait plus, car les professeurs étaient en retard ou faisaient faux bon.

Des amis de papa venaient s'informer de Georges et l'emmenaient dans d'étranges endroits. Un certain W. Shard, Esquire, lui fit visiter le *Crystal Palace*. Ce gentleman avait enlevé Georges de Walton Place, sans « ses femmes » ; un train était parti d'une gare où il y avait plus de wagons que l'enfant n'en avait jamais vu ; on descendit, puis on remonta dans une autre gare, plus grande encore, une serre où vingt Palais de l'Industrie auraient pu tenir aisément. Tout y était en glace et en métal. Il n'osait regarder les statues de plâtre, à droite et à gauche, le long des allées : ces corps de femmes et d'hommes étaient sans vêtements ! Il y avait des palmiers, des oriflammes, des aquariums, des cascades, des jets-d'eau, des machines comme à l'exposition universelle de 1867. Georges se rappelait cette foire du Champ-de-Mars, la Galerie des Machines les savons glissant tout moulés d'un tuyau, les brodeurs du Caire, accroupis sur des nattes, et les bijoutiers algériens, dont il portait à son doigt une petite bague en filigrane. Il retrouvait tout cela dans ce *Crystal Palace* ; des scènes de théâtres, des gradins où des choristes se tenaient debout et chantaient devant un orgue à flûtes d'argent ; plus loin, un cirque, un orchestre militaire... Et cela vous assourdissait et vous donnait la chair de poule...

La journée de Sydenham, en compagnie de W. Shard, Esquire, parut interminable à l'enfant. Mr Shard s'informait de temps en temps si Georges éprouvait un besoin, tel que de

(1) Trop voyant.

se laver les mains. « *Will you wash your hands, boy* (1) ? » répétait-il toutes les heures. Georges avait des gants, ses mains étaient propres. Le lunch et le souper, chez Mr et Mrs Shard, furent une torture, car jamais ne s'ouvrait le mystérieux huis par où l'on pût s'esquiver, puisque la pudeur faisait nier qu'on eût à *wash one's hands* ! Enfin, l'on reprit un train dans la nuit, on croisa d'autres trains, qui filaient au-dessus, au-dessous de la ligne, sur des ponts, dans des remblais ; des flammèches incandescentes jetaient une pluie d'or dans le compartiment. Il y eut des tunnels où l'on stoppa, et où l'on levait la vitre ; des ronflements, des sifflets de détresse. Les approches de Londres étaient sinistres dans la ténèbre. Et ce fut Victoria Station. Enfin ! Georges pensa qu'il allait crier de douleur pour avoir eu d'aussi « good manners » que Jessie ou Tom Vivian. Mais, dans le cab, il inonda sa culotte avant que l'heure sonnât où, Dieu soit loué ! il serait rendu à ses gardiennes.

Nou-Miette, Ellen et Jessie se précipitèrent à sa rencontre dans le jardin de Walton Place. Il fallut changer son linge trempé, il grelottait, on le coucha tout fiévreux ; Mrs Vivian fit venir son médecin.

Telles étaient les conséquences de la bonne éducation anglaise ! L'introductrice des ambassadeurs dit à ses sous-ordres :

— Voilà bien de vos coups, malheureuses ! C'est vous qui lui apprenez à mentir ! Si je n'étais pas maîtresse ici, Monsieur et Madame ne reverraient plus jamais leur enfant. Il aura au moins une fluxion de poitrine pour s'être retenu !



La guerre fut, pour Georges, une course de six mois sur les ailes de la chimère. Dans les brumes de novembre, il alla voir la processiou du *Lord Mayor's Show* (2), les feux et les mascarades du *Guy Fox's day*. Georges avait peur des pétards que faisaient partir des gamins au masque hideux.

Mr. et Mrs Shard organisèrent, à leur villa de Sydenham, un arbre de Noël. Des enfants chantaient des *Christmas Carrolls* sous les fenêtres que la neige ouatait de ses bourrelets,

(1) Voulez-vous vous laver les mains, garçon ?

(2) Procession à l'occasion de l'entrée annuelle en fonction d'un nouveau maire de la Cité.

pendant qu'au salon les cadeaux étaient étalés sur une table autour du sapin symbolique. Le plum-pudding flambait, bleu et rouge ; un jeu, *Snap dragon*, consistait à pêcher des prunes au fond d'un bol plein de rhum bouillant ; les têtes blondes des garçons et des filles se choquaient l'une contre l'autre et se gonflaient de bosses dans l'excitation de la mêlée. Georges s'écartait, tout hypnotisé par les boules de verre qui, du haut en bas de l'arbre, pendaient comme des lunes au milieu d'étoiles en papier d'or, de chaînes aux anneaux polychromes et de menus bibelots clinquants auxquels on n'avait pas le droit de toucher, car ils servaient tous les ans pour la célébration du solstice d'hiver.

Ce fut, ensuite, l'époque des étrennes, à la française. Triste jour de l'an, ce premier janvier 1871 !

— Qu'est-ce que je vais te donner ? Choisis ! avait dit un ami de M. Aymeris, le Dr Guéneau de Mussy, médecin des Princes d'Orléans, fixés à Richmond depuis l'Empire.

Georges réfléchit, estima qu'un exilé, même à l'âge de dix ans, doit être grave. Il répondit : Une traduction de Virgile en français. Ce livre fut, apparemment, introuvable, car, au lieu du Virgile, Georges reçut un paroissien en latin ; mais ce latin-là n'était pas scolaire, et son professeur se moqua de Georges, comme l'enfant insistait pour faire des versions. Il avait promis à sa mère qu'il reviendrait sachant la grammaire latine. Allez donc travailler quand, transporté dans le pays des *Mille et une Nuits*, vous n'êtes plus un petit garçon et courez les théâtres comme une grande personne !

Était-ce pour distraire la Smala de Georges ? Il se trouvait toujours quelqu'un pour proposer un billet de spectacle, une partie de plaisir, une excursion merveilleuse. Georges s'enthousiasma pour les *Pantomimes* de *Drury Lane* : *Harlequin*, *Colombine*, *Pantaloon* et le *Policeman*, dans les scènes de clowneries, succédaient aux fées, aux ondines, aux gnomes, qui apparaissaient avec des bêtes fantastiques comme *The Dragon of Wantley*, si populaire alors, dans l'imagerie anglaise. Les tableaux de la chambre d'Ellen, à Passy, prenaient vie. Cette existence était la réalisation magique des désirs de Georges. C'est ainsi qu'il eut l'occasion de voir Virginie Déjazet, pareillement en exil, une *centenaire* interprétant le rôle du Duc dans la *Jeunesse de Richelieu* ; et d'entendre la Patti

dans les *Huguenots*. La Princesse de Galles, Alexandra, future reine d'Angleterre, trônait dans une avant-scène de l'Opéra derrière un immense bouquet de fleurs. Le brouillard, s'infiltrant dans la salle, cacha les artistes dont on n'entendit plus que la voix ; et la représentation avait pris fin dans l'obscurité.

Walton Place est fort distante du quartier des théâtres ; la retraite dans la neige et le verglas était surtout périlleuse par ces nuits de « fog » (1) où les policemen portaient des torches dans les carrefours ; le « cabby » (2) se trompait de route, une fois on coucha à l'hôtel : le cheval était tombé et les brancards s'étaient rompus. Les gardiennes de Georges devenaient moins sages que l'enfant dont elles avaient la charge... La guerre dérangeait les esprits des réfugiées.

Des lettres, dont la pluie et l'eau de mer effaçaient l'écriture, parvenaient quelquefois de Paris assiégé en Angleterre, par ballon, ou sous l'aile de pigeons voyageurs ; elles contenaient de lamentables nouvelles : M. et M^{me} Aymeris étaient bien malheureux. Maman refusait de la viande de cheval, du rat, des chats ; elle souffrait du froid et de la faim. Georges crut que c'était encore de la « pantomime ».

Il y eut à Londres, pendant cette guerre, des aurores boréales et de fréquents incendies, par quoi s'exprimait, disait Mrs Vivian, la « colère de Dieu », pour tant de sang humain répandu par la malignité des hommes. Une sinistre réverbération de cuivre, sur les nuages bas, épouvantait Georges, à qui Nou-Miette faisait admirer ce phénomène. Implacable dans sa confiance en elle-même, elle discernait mal entre les plaisirs qui convenaient pour le petit nerveux ; très curieuse, elle le menait voir la *Chambre des horreurs* au musée des figures de cire, chez sa compatriote M^{me} Tussaud. Dans cette *Chambre des horreurs*, un échafaud se dressait, où montait l'assassin Troppmann. Au Lycéum, à l'Adelphi, Georges assista à des drames sanglants, comme à des comédies légères ; aux spectacles de l'Alhambra, Allemands et Français s'insultaient, tandis que des gens debout et tout excités entonnaient la *Wacht am Rhein* et la *Marseillaise*.

Le *British Museum*, les *Zoological Gardens*, *Kensington*

(1) Brouillard intense.
(2) Cocher.

Museum étaient aussi d'affriandants buts de promenade. Georges s'y instruisait en histoire avec un professeur, pendant qu'Ellen et Jessie reprisaient le linge à la maison et que la nourrice allait faire l'importante chez de notables réfugiés, à qui elle lisait les lettres de M^{me} Aymeris.

Elle conquit, par sa façon de, certain avocat normand d'origine, naturalisé anglais, un certain Mr Perrot de Tourville, duquel M. Aymeris avait acquis le domaine de Longreuil. Pourquoi ce Monsieur s'était-il expatrié ? Il habitait une maison de Baywater, quartier favori des Grecs et des Français, plus que ceux du Sud, qui passe pour être épargné du brouillard.

Les dîners de Mr Perrot étaient succulents. Au centre de la table fulgurait un surtout d'or, avec des fontaines d'essence de rose et des lacs d'argent où s'immobilisaient des cygnes en émail. Des hommes poudrés, en livrée à culotte courte, maniaient respectueusement des carafons ciselés, de la vaisselle plate, et se tenaient droits derrière chaque convive.

— Il y a d'quoi, là d'dans, — disait Nou-Miette, — ce sont des gens très bien, et ce Monsieur n'est pas plus fier pour ça !

Nou-Miette dînait à table ; les convives ne dépassaient pas le nombre de quatre : Georges, la nourrice, Mr. et la pâle Mrs Perrot de Tourville, qui « s'en allait d'une maladie de langue ». Immobile comme une cire du musée Tussaud, elle ne parlait jamais. Décolletée, des perles et des diamants dans les cheveux, si Georges faisait mine de l'embrasser, elle se levait, reculait pudiquement :

— *Take him away. I don't allow a boy to kiss me!* (1) exigeait-elle de son mari.

Georges rêva de cette dame qui ne voulait pas qu'un petit garçon d'à peine dix ans l'embrassât ; il posa des questions auxquelles Nou-Miette répondit : — C'est une malade. — Ceci le ramenait à Passy. Une « centenaire », sans doute ?



Après le dîner, l'avocat faisait avec ses commensaux le tour d'une pièce dont les armoires regorgeaient d'argenterie, sur laquelle des fruits et des fleurs se relevaient en bosse, plateaux, aiguères, ustensiles bizarres et gigantesques, comme

(1) Emmenez-le, je ne permets pas à un garçon de m'embrasser.

à la vitrine de certain fameux orfèvre de Bond Street dont la devanture était sommée de l'écusson royal. Des tiroirs, Mr P. de Tourville extrayait des miniatures, des gemmes, des colliers, des bagues, des bijoux indiens. Georges redoutait ce sapeur dont le visage était rose, comme peint, et dont la barbe lui rappelait un géant des *Nursery Rhymes*.

On apprit, bien des années après la guerre, que l'homme à la barbe bleue était alors en train d'empoisonner sa quatrième femme, après s'être allégé de la troisième en la noyant lors d'une croisière en yacht dans l'Adriatique, et avoir précipité la seconde au fond d'un gouffre, au cours d'un voyage de noces dans le Tyrol. La première, la pudique, celle qui ne voulait pas embrasser Georges, avait été traitée à l'arsenic. En attendant d'être pendu à Vienne, cet étrange criminel faisait largesse de bonbons et de loges d'opéra au petit « réfugié », pendant que M., M^{me} Aymeris et les tantes vivaient dans des caves, à Paris.

La santé de Georges s'était améliorée, mais en janvier il eut une grippe. Le docteur prescrivit le bord de la mer : Brighton.

Une ancienne cliente de M^e Aymeris, la marquise douairière de Hintley, apprit par l'ambassade de France que le fils de M. Aymeris était seul en Angleterre ; elle invita l'enfant à Oxlip Hall où Georges ferait connaissance avec des enfants de son âge. Les grandeurs donnant, au lieu d'un vertige, de l'aplomb à Nou-Miette, elle laissa Miss Ellen et Jessie à Londres, et emmena « son garçon », habillé de neuf, chez la dowager (1) Marchioness of Hintley.

Ils arrivèrent en gare de Peterborough, où les attendaient une berline, un gros cocher rouge comme les citrouilles de Cendrillon, un valet de pied à lévite et poudré à frimas. Il était midi, il faisait un bon froid sec, quand la voiture entra dans le parc. Les arbres étaient comme en diamants. La féerie continuait à dérouler des *transformation-scenes* comme à Drury-Lane.

Lady Margaret, fille de l'hôtesse, et ses jeunes sœurs étaient sur le porche du château. Elles s'emparèrent de Georges, plus ébahi que sa nourrice... Ce séjour à Oxlip Hall fut un autre rêve !

(1) Douairière.

Le « french boy » dut paraître un stupide : — Tu ne desserres pas les dents, — lui disait Nou-Miette. Il fut accaparé par ses nouvelles camarades dans la salle d'études. La gouvernante, M^{lle} Dubois, mit la Bourguignonne au courant des usages ; ils n'étaient pas ceux de la maison Perrot de Tourville. Nou-Miette mangerait avec les *upper-servants* (1).

Le château, du style Tudor, s'adossait à des ruines tapissées de lierre et de mousse. Jetés sur des douves, des ponts donnaient accès aux jardins. Aux écuries, aux chenils, un peuple de palefreniers, de piqueurs et leurs femmes rompaient de leurs voix le silence de la forêt ; des faisans essoraient en poussant leur cri rauque, les chiens aboyaient, les corbeaux croassaient dans les sapins. Trois fois la semaine, c'était la chasse à courre, tout le pays était au rendez-vous, on se serait cru sur la pelouse de Longchamp, n'eussent été les habits rouges. Le marquis, frère aîné des camarades de Georges, était maître d'équipage. Si parfois il honorait Oxlip Hall de sa présence, botté, le fouet en main et la pipe à la bouche, les enfants ne déjeunaient point à table. Georges se serait volontiers enfui quand on lui disait que le marquis souhaitait de le voir, qu'il y aurait un poney pour lui, qu'il pourrait suivre la chasse, et Georges préférait les jours ordinaires, l'école, les cottages de paysans, « tenants (2) » d'Oxlip-Hall, le village, le fief de la douairière, qui en faisait le tour chaque matin. Il aimait la galerie de tableaux, les portraits d'ancêtres, la bibliothèque, les vitrines et les mappemondes sur leurs trépieds d'ébène ; il se régalaient au lunch intime de deux heures, avec les quatre entremets classiques, les gelées translucides, l'« apple tart », la crème de Devonshire qu'on mange avec la rhubarbe ou des pruneaux. Les enfants avaient avec la douairière une liberté respectueuse ; c'était charmant aussi d'aider la marquise à découper, puis à coller sur des paravents des vignettes dont on compose de savantes arabesques, — travail alors très à la mode en Angleterre, — ou de dévider les laines de la tapisserie, de s'asseoir, crayon en main, devant quelque trésor de la collection.

Au début, Lady Ethel et lady Margaret l'avaient choyé comme un toutou, disait Nou-Miette ; bientôt, l'apparence

(1) Maître d'hôtel, chef, intendants, serviteurs de haut grade.

(2) Les villageois qui habitent des maisons dont le seigneur est le propriétaire.

débile de Georges, cette timidité que les enfants d'Angleterre ignorent, sa maladresse aux jeux éveillèrent leur ironie, puis leur mépris. Georges leur avait, avec tendresse, parlé de Jessie, sur quoi lady Ethel l'avait traité d'*impertinent*. — Quoi ? la sœur de *vo*tre *governess* est comme une sœur à vous ? Mais est-elle donc une lady (1) ?

Enivré par les splendeurs de ce château, Georges ainsi reçut un nouveau choc, lui qui, trop tôt rebuté par les réponses faites à ses questions sur la vie, s'évadait depuis peu dans des régions où rien ne ressemblait à ce qu'il avait connu en France.

Il existe donc partout des cloisons qui nous séparent les uns des autres ? On ne peut donc pas aimer une Jessie ? Papa et maman la lui avaient pourtant permise, cette affection fraternelle ! Et lady Ethel et lady Margaret, dans ce domaine des Fées, parlaient comme tante Caro et tante Lili ! Georges s'écarta de ses camarades d'Oxlip Hall, comme d'un cheval qui se cabre. Ce château à créneaux qu'il avait d'abord cru ne plus vouloir quitter, combien avait-il déjà l'envie de n'y plus être ! Vues d'en bas, et telles qu'il les découvrait, ces choses majestueuses dominaient trop sa taille ; cet édifice social, cet appareil féodal, ces mœurs aristocratiques l'opprimaient à son insu, autant que le Passy des centenaires. Il se sentait trop loin de Nou-Miette et n'osait pas réclamer, parce qu'elle était à l'office, où il l'aurait voulu rejoindre à l'heure des repas. Il ne respira à son aise qu'en retrouvant Walton Place et sa Jessie, qui lui avait tant manqué à Oxlip Hall. Devant la grille noire de l'humble jardinet un facteur tirait de son sac de toile des feuilles légères pliées, sans enveloppe, et à l'adresse illisible, des lettres venues de Paris, à travers les nuages.

Le siège allait prendre fin, des émissaires de M. Aymeris apparurent à Walton Place ; l'organiste de l'église Saint-Roch, d'abord, puis l'abbé Gélines. Ces messieurs avaient pu, grâce à leur brassard d'ambulanciers, franchir la zone des armées, au delà des fortifications. Ils étaient chargés par les Aymeris du rapatriement des émigrés. M. Vervoitte, l'organiste, rapporterait des nouvelles de Georges ; l'abbé se reposerait à Londres jusqu'à ce que le retour fût sans péril. L'abbé Gélines, qui s'était, pendant la guerre, conduit en héros, atténuait ses descriptions autant par modestie que pour ménager

(1) Une personne bien née.

la sensibilité des enfants ; mais ses récits étaient pathétiques, dans leur naturel, et faisaient pleurer les exilés.

Les chemins de fer, redevenant praticables pour les civils la *Smala* allait rentrer dans Paris réouvert. On fit halte à Boulogne. Les rafales de mars balayaient les rues. Georges tomba malade, pour s'y être exposé en allant à la cathédrale, où l'abbé disait la messe.

Après cette longue séparation du fils « bien forci », écrivait Nou-Miette, allait-on, si près du poteau, manquer le but ? La famille en fut quitte pour la peur.

George Aymeris m'a raconté très souvent la guerre de 70. J'avais même fait copier des fragments de ses souvenirs.

Il note :

Mon père entreprit le voyage, encore long et difficile, de Paris à Boulogne, dans sa hâte de revoir son « boy » de Londres. J'avais grandi, j'étais moins pâle, malgré mon dernier accroc, et je m'étais métamorphosé en un petit homme vêtu à l'anglaise, un travelling cap (1) sur la tête, complètement méconnaissable, mais toujours grave et sans expansion.

— *Pourquoi maman n'est pas avec vous ? demandai-je avant d'embrasser mon père. Ce « vous » était une nouveauté britannique.*

— *Je ne te suffis pas, mon Jojo ? C'est maman que tu aurais voulu ici ? Dis-moi tu, mon chéri, comme avant...*

Ce revoir fut d'autant plus douloureux pour mon père et pour moi que nous en avions davantage escompté le plaisir. Je n'étais ni enfant, ni adolescent, mais un être singulier « venu trop tard au monde », comme mes tantes le disaient à papa : « Alice et toi ne serez jamais un père et une mère pour le tardillon. »

« Pourquoi maman n'est pas avec vous ? » J'essayai en vain de faire oublier cette malencontreuse interjection, maladroit et défiant, comme jadis vis-à-vis de mon père, à qui je devais reprocher quelque chose, mais quoi?... peut-être de l'avoir si peu vu à Passy, ses occupations le retenant dehors, au Palais de Justice, ou enfermé dans son cabinet avec sa clientèle. Je crois qu'avec « mes femmes » ou avec maman, je devais être un autre !

Nou-Miette était fière de ses succès mondains en Angleterre. Monsieur pouvait la remercier *comme un sauveteur*, elle

(1) Casquette de voyage.

acceptait tous les éloges, il n'y en aurait pas à la taille de ses mérites, de son zèle, de son dévouement. D'ailleurs, on avait dû, de là-bas, en écrire à Monsieur et à Madame. Miette avait été reçue et avait mieux réussi qu'un père et une mère, ayant en quelque sorte recréé l'enfant dont on devait à elle seule la belle mine, la chair ferme.

Ne fût-ce la confiance des Aymeris en Nou-Miette, Jojo serait resté à Paris, il serait mort pendant le siège.

Mais, au fond de son cœur, la Nivernaise se flattait de l'avoir détaché des Aymeris, soustrait à l'influence d'Ellen et de Jessie. Le retour s'effectuait trop tôt, son œuvre inachevée. Nou-Miette faisait trop bon marché de ce qu'est une vraie mère. Si Georges parlait peu, son instinct l'avertissait de sa situation périlleuse entre ces deux femmes presque également chéries. Il n'eût pas voulu faire de la peine, ni à l'une ni à l'autre : il avait besoin des deux... et d'une troisième personne encore. Il dissimula ses préférences, se tut.

Si l'on pouvait étudier la vie d'un homme à tous ses âges, on s'apercevrait que nos mobiles sont toujours à peu près les mêmes et, quelle que soit l'expérience acquise pour lui, ses actions.

Les souvenirs de cette époque n'étaient pas, chez Georges, seulement de l'ordre visuel ; il a dû comprendre dès lors un peu de la psychologie de ses parents.

Après quelques jours d'excursions autour de Boulogne-sur-Mer on se remit en route. Une fille de Prussiens bordait la route ; les casques à pointe, des baïonnettes hérissaient l'abord des gares. On quitta le wagon pour traverser une rivière sur des planches, les ponts de l'Oise étant démolis vers Creil. En se rapprochant de Paris, la locomotive se ralentit en son progrès. Les passeports furent visés ; des soldats barbus, une pipe de porcelaine à la bouche, baragouinaient un langage dur ; ils sentaient le fauve. Dans la banlieue, à Saint-Denis, des murs étaient criblés de trous et Georges songea : — Ne pourrait-on pas repartir avec maman pour Londres ? — Il ne désirait plus aller à Passy, puisque les choses étaient ainsi depuis la guerre, et qu'il connaissait maintenant un *ailleurs* d'où les petits enfants reviennent sains et saufs, malgré tant d'aventures.

Mais maman ?...



Passy n'avait pas trop souffert du siège ; pourtant, dans la chambre de Georges, un obus s'était fiché entre le lit et le lavabo, la glace était fendue. Et Georges entendait, enfin, la voix, la chère bonne voix claire de Maman ! Maman contait des choses vilaines, et elles devenaient belles dans sa bouche ; il était si bon d'être sur ses genoux, de toucher sa chaîne de montre, ses bagues et son alliance, devenue trop large pour son doigt !

Le précoce printemps fut tiède, les bourgeons d'un vert-jaune pointaient aux branches de lilas ; les allées où jadis il avait appris la mort de son frère Jacques, les plates-bandes du parc fleuraient la giroflée et la violette. Les véhicules roulaient avec leur bruit familier sur le quai, le long de la Seine. Georges regretta déjà moins son affranchissement (d'outre-Manche. Lili et Caro, frères de sa bonne mine, étaient « aux petits soins » pour lui. A Paris, on ne parlait plus des leçons comme avant la guerre, peut-être n'en prendrait-il plus du tout.

Le troisième matin, Octave attelle la voiture à âne pour une promenade. Les chevaux du break ont été sacrifiés à la boucherie ; le siège eût-il duré, que l'âne de Jacques aurait subi le même sort que les chevaux. Georges attend sur le perron. M^{me} Aymeris l'écarte comme dans les grandes occasions, elle cause avec Octave et la voiture reprend le chemin de la remise. De loin, on entend une canonnade. M^{me} Aymeris « revient de Paris », comme l'on disait alors. Écoutons ! Le canon à Montmartre ? C'est la Garde Nationale. Encore du grabuge... la guerre qui recommence ? Et l'on dit, tout bas encore, des choses qui ne sont pas pour les enfants. Georges est donc, malgré ses voyages instructifs, *un petit garçon* ? Le jardinier plante sa bêche dans un parterre, écoute, la main en cornet à son oreille.

— C'est la révolution qui gronde, — dit-il. Ah ! les matins ! Pauvre pays ! Comme s'il n'y avait pas eu assez des Prussiens ! C'est donc les nôtres qui vont mettre tout à feu et à sang ?

Comme à la mort de Jacques, un immense mystère plane sur Passy, il y a du noir sur la terre.

Tiens ? Aujourd'hui 18 mars de cette année terrible, maman se costume ! Vers le soir, voilà qu'elle endosse une des camisolles de la cuisinière, attache à sa ceinture un tablier bleu ! Miss Ellen bourre de vêtements, de linge, d'objets disparates un carré de lustrine qu'elle noue par les quatre coins. Nou-Miette couche Georges de bonne heure. Son père le réveille après minuit : — Viens ! tu retournes à Londres, ou peut-être à Dieppe, lève-toi, habille-toi. Vite ! vite !

Ce n'est pas fini ? On part, et sans bagages, on s'en va comme des déguisés. M^{me} Aymeris semble toute drôle, avec sa fanchon et une camisole de couleur...

Un fiacre cahôte, sonnait la ferraille ; six personnes y sont coincées entre leurs baluchons ; Miss Ellen, Jessie et Nou-Miette sont « en cheveux », et maman a l'air d'une pauvre. A la gare Saint-Lazare, une foule de femmes avec des enfants se battent aux guichets, courent puis escaladent les marchepieds des wagons ; dix voyageurs s'empilent dans un compartiment de troisième classe. Aux Batignolles, des hommes armés, des soldats en vareuses rouges fouillent sous les banquettes, crient, bousculent tout le monde. Georges entend : « Il y a des curés en jupes, qu'ils se déclarent, ou on vous met tout nus ! On est sûr au moins d'un : s'il ne se livre pas, on fusille toute la bande avec les gosses ! Au mur ! »

Personne ne répond, maman cache son enfant sous son tablier de cuisinière. Ces minutes sont des heures... Les « fédérés », derechef, braquent une lanterne sur les coins obscurs du compartiment ; le cœur de Georges bat, la poitrine de sa mère se soulève et retombe, elle suffoque.

Un coup de sifflet ! Les chaînes grincent, le train s'ébranle sous un tunnel :

— Sauvés ! — s'écrie M^{me} Aymeris.

A Rouen, c'est presque un soulagement que d'être reçu par des Prussiens ; à Malaunay, à Clères, partout, des uniformes gris, orangés, verts, des officiers magnifiques, à moustache blonde. Deux voyageurs montent dans le compartiment. Ils se tiennent debout, faute de place, devant M^{me} Aymeris ; un cavalier accroche ses éperons dans la jupe de Miss Ellen. Ces hommes fument de grosses pipes de porcelaine, où Georges remarque des sujets peints, ce qui l'amuse...

Ce soir-là, il retrouva l'alcôve des Voinchot, dans la rue

provinciale où, six mois plus tôt, il avait entendu, pour la première fois, le chant de *la Marseillaise*. Chez les Voinchot loge aujourd'hui un colonel de cavalerie, dont l'ordonnance, un Bavarois, père de famille, s'extasie devant Georges.

A l'intention du petit *Herrchen Georg* il fait avec des boîtes à sardines un moulin à vent, pareil aux jouets qu'il fabriquait pour son petit Fritz, à Kirschenlosen. Quand Georges croise dans l'escalier ce grand roux, un balai sur l'épaule, ou l'aperçoit en bas, brossant, cirant des harnachements, Schafft sourit, esquisse le geste d'une poignée de main. Georges chérit son moulin à vent ; mais Miss Ellen le dénichera dans un placard, M^{me} Aymeris fera reporter ce joujou au soldat paysan, et Georges pleurera en voyant Schafft essuyer, de son mouchoir à légendes patriotiques, un gros nez violet, tout bossué de verrues. Trop aimable avec les « miss », Schafft, ligotté à la roue d'une charrette dans la cour des Voinchot, est cravaché par « l'infâme colonel von Kramer », qui répond par des injures aux gémissements de l'ordonnance.

Ces Prussiens, était-ce donc les mêmes que ceux de la « parade » sur la plage, paisibles auditeurs de la musique devant l'Hôtel des Bains ? Voilà ce qu'ils font, quand ils se croient *chez eux*, ces officiers à sabretache et à galons dorés, eux qui, dans les pâtisseries, offrent des gâteaux à des dames anglaises ! Oui, ces beaux seigneurs à casques, chamarrés de décorations, frappent les simples troupiers qui n'en ont pas sur leur poitrine. Il existe donc, partout, deux classes d'hommes : *ceux* qui commandent et *ceux* qui obéissent, ceux qui flanquent des coups et ceux qui les reçoivent ? Georges confia à Jessie que le colonel ressemblait à tante Caro, et Jessie s'esclaffa en mettant sa main devant sa bouche, par convenance. — *Yes, just as haughty the one as the other !* dit-elle (1).

Les deux enfants s'embrassèrent. M^{me} Aymeris les aperçut et les gronda.

Après la Commune, M^{me} Aymeris fit un court séjour à Paris, seule avec son fils. M. Aymeris ne s'était plus rasé depuis le 21 mars. M^{me} Aymeris, malgré l'émotion du revoir, ne put se tenir de rire. — Mon bon Pierre, non ! Tu aurais dû faire couper cela !... Tu as l'air d'un fédéré !

(1) Oui, tout aussi arrogants les uns que les autres.

A la guerre, dont on touchait encore les plaies, la révolution avait ajouté les siennes et de l'incendie persistait l'odeur. Dans Auteuil, le vide et la dévastation ; des villas sans toit, sans fenêtres, les marronniers et les acacias sont abattus. La colonne de la place Vendôme gît brisée sur le sol ; Napoléon, l'Empereur, près d'une bouche d'égout ! Le château des Tuileries profile ses corniches calcinées sur l'azur de juin. Au lieu des parterres, où Georges et Jacques avaient naguère vu jouer le Prince Impérial avec le jeune Conneau, bée un cloaque d'où les moineaux se sont enfuis.

Georges se fit tout montrer par le bon Octave et ses tantes, il visita les ruines du Grenier d'abondance, le Conseil d'Etat, le Bois de Boulogne et la mare d'Auteuil, méconnaissables sans leurs arbres ; il alla jusqu'aux ruines de Saint-Cloud, à la villa de Gounod, où Octave avait conduit si souvent les Aymeris, et dont il ne subsistait plus rien. Georges perdit le sommeil, sa curiosité malade se surexcitant à ces spectacles dont il ne détachait plus ses yeux.

Alors M^{me} Aymeris aménage en hâte le manoir de Longreuil. On tâchera d'oublier, dans les herbages du Calvados, les ruines de la Commune, Paris, le jardin de Passy, lieux trop pleins de souvenirs détestables. On eût dit qu'un verre fumé s'interposait entre le soleil et la terre de France, comme en une éclipse totale, quand les animaux se pressent l'un contre l'autre, tels des moutons que harcèle le chien du berger. Au moindre bruit M^{me} Aymeris s'agite ; une grosse mouche qui se cogne au mur la fait tressaillir. Les mois de la guerre et de la Commune avaient été un long tunnel, avec des prises de jour par où Georges Aymeris aperçut un autre monde ; il ne fallait pas qu'il retombât dans le noir où il semblait qu'il fût né. Mais si ses parents s'imposèrent devant lui de ne plus faire d'allusions à la guerre, Octave, le cocher, lui racontait des batailles, Octave n'étant point d'avis qu'un garçon de onze ans dût en ignorer. C'est lui qui avait instruit Jacques et Georges de l'affaire Troppmann, l'assassin du musée Tussaud, leur avait parlé du champ de navets, à Pantin, leur montrant la famille Kinck, en une image d'Epinal dont il fredonna la complainte populaire. — Le pouce de Troppmann était d'une forme anormale, dit-il, M^{me} Aymeris en possédait une photographie. Qu'était-elle devenue ? Mais Octave est maintenant

tout à la guerre ; il annonce le service obligatoire pour tous.

— Monsieur Georges, vous partirez comme les autres ! On ne se laissera pas toujours insulter par ces cochons de Prussiens ! Ah ! si vous les aviez vus, comme moi qui suis là, ces sacrés voleurs de pendules ! On leur flanquera tout l'argent de nos poches pour qu'ils f... le camp loin de notre territoire ! Monsieur Georges, quand vous serez grand, écoutez-moi bien, c'est vous qui leur cracherez au nez, à ces Kaput, et de ma part, encore ! Nous aurons notre revanche !

Bien plus qu'avant la Commune les dames Aymeris avaient un air de deuil. L'ouragan déchaîné sur la patrie avait déposé sur les gens et les choses comme une lave de volcan.

En août, le manoir de Longreuil fut prêt. Le pays alentour disposait de peu de ressources, sauf le marché du vendredi à Pont-l'Evêque : pauvres étalages de poterie, de faïences grossières, de cotonnades, avec les légumes et les fromages de la région, maigres attraits pour Georges, auprès des bric-à-brac du Bazar du Casino et de la Grande rue de Dieppe. Ses tantes lui enseigneraient les devoirs d'un futur propriétaire, les bienfaits de l'agriculture, l'amour de la Terre, commençant par jouer, avec leur neveu, au châtelain, à surveiller les ouvriers de la ferme ; personne ne travaillait assez la belle terre de France, qui suffirait à tout, si l'on s'y prenait bien !

— Elles ont un génie pour faire trimer les autres, — disait M^{me} Aymeris. Nous ne conserverons jamais nos domestiques de ferme, à cause des exigences de Caro et Lili, aussi tâtilloises et sévères que si Longreuil leur appartenait.

Ces demoiselles eussent volontiers vécu toute l'année « en pleine nature », mais, dans le Midi, ne fût-ce que pour les moustiques, la menace d'une disette d'eau, la jalousie et le mauvais esprit des méridionaux.

— Tous *démagogues*, les paysans, même en Calvados ! Ils en veulent au château ! Et quel château ! Les Pierre ont acheté le seul domaine, en Normandie où il n'y ait ni rivière, ni source. Une bicoque plantée entre une gare et un tas de fumier !... On brûlerait là-dedans comme une boîte d'allumettes, il n'y a ni pompiers dans le bourg, ni eau dans la mare. La gendarmerie est à trois lieues d'ici !

« *Tes sœurs ont trouvé à Longreuil leur affaire* », écrivait cependant la bonne M^{me} Aymeris à son mari ; « *tant que cela*

durera, profitons-en. Au moins veilleront-elles à ce que le beurre soit proprement fait, et les blés rentrés à temps. Elles lisent des ouvrages sur l'agriculture, ce qui vaut mieux que le journal de guerre de la Générale. Je leur défends d'agiter notre chéri avec ces abominations. »

M^{lles} Aymeris dévoraient ces cahiers, à elles prêtés par la comtesse de Mongéroux, seule voisine de campagne qu'elles fréquentassent, à cause de ses opinions et de son patriotisme, mais qu'Alice avait prise en grippe, un soir qu'elle avait amené dans le salon de Longreuil ses nièces, une bossue, une bancale et la troisième obèse, quêteuses pour des œuvres d'entraînement militaire. Ces vierges avaient rongé leur frein, pendant le siège, au lieu d'être aux avant-postes avec leurs frères ; elles avaient noté les moindres fautes des chefs, conseillaient les membres de la Défense Nationale, feraient fusiller des traîtres, des misérables pour lesquels elles imaginaient des supplices, des raffinements de torture, et qu'il serait bon de tenir entre deux fers rouges ; leur enfoncraient des épingles dans les prunelles, leur verseraient dans la gorge des bidons de pétrole bouillant ; les assieraient sur une plaque de tôle, avec un brasier en dessous !...

Georges, qui modelait silencieusement dans la salle à manger, avait écouté ces paroles valeureuses avec stupeur, comme les allégros du vieil Octave, cette musique inédite et si différente des anciens refrains des centaines de Passy avant la guerre.

Il entendait ses tantes parler politique, elles lui expliquèrent le sens révolutionnaire de *la Marseillaise* des petits Gerbois. Quoiqu'elles niassent que l'Empire fût responsable du désastre, elles se ralliaient à Henri V, souhaitaient de mettre bientôt des gants blancs pour applaudir le Roi sur le parvis de Notre-Dame.

Était-ce un cauchemar, cette République, ou la réalité ? M. Thiers, en tant que Président, verrait son nom dans le Gotha, imprimé comme celui d'un monarque ? Elles riaient, plaisantaient, en reconnaissant que le petit Monsieur à toupet et à lunettes avait été un ami des Princes, « quelqu'un de la Société ». La devise : *Liberté, Égalité, Fraternité*, leur semblait une provocation « aux classes dirigeantes » et « tout à fait comique ».

— Lili, tu sais que nous devenons tous frères ! Frères du serrurier, du jardinier, de la fermière, de la cuisinière ! la Jessie est l'égale de Georges... Pourquoi ne l'épouserait-il pas, plus tard ? Tiens, Georges, un parti pour toi, mon chou ! C'est à mourir de rire ! — déclara Caroline, pendant un déjeuner où n'assistaient pas les Anglaises.

Georges plia sa serviette, chercha Jessie à travers le jardin, l'appela : — *Come on, Jessie, come! Let us go and sit out in the garden? I want you so badly! do come at once* (1)..... — et passa son bras autour de la ceinture de son amie, en un irrésistible besoin de lui dire des choses, qui, sans doute, lui resteraient dans la gorge ; mais il lui ferait cadeau de sa montre, de son mouchoir, d'une plume avec laquelle il écrivait mieux qu'avec les autres ; il lui donnerait des cahiers, sa statuette de la reine Victoria, ou même le fameux magot chinois que Nou-Miette lui avait permis d'acheter à l'exposition universelle de 1867 : sa première extravagance de collectionneur !

La nuit suivante il rêva du Sacre du Roi et de *la Marseillaise*, de Troppmann, des demoiselles quêteuses et du train où les communards chassaient les prêtres vêtus en femme ; ses notions en histoire de France, en histoire sainte, qu'il s'était remis à étudier, se confondirent, dans le jour, avec la politique, la guerre, les classes dirigeantes. Il retenait un seul fait de ce fouillis : Jessie irritait ses tantes, comme la devise : Liberté, Egalité, Fraternité, qui était celle de la République.

JACQUES-ÉMILE BLANCHE.

(A suivre.)

(1) Venez, Jessie, venez, allons nous asseoir dans le jardin, j'ai si grand besoin de vous ! vite !